

Enterrer ou déterrer la tête de Richelieu : L'historiographie et le fantôme qui ne voulait pas mourir.

Introduction

En 1793, la fureur révolutionnaire se déchaîne contre tous les symboles de l'Ancien Régime. Les cadavres ne font pas exception : le tombeau de Richelieu, à la suite de ceux de nombreux rois de France, est ouvert, le corps du cardinal-ministre est décapité et ses ossements dispersés. En 1895, « fin de l'histoire »¹ pour la partie essentielle du corps, la principale conservée² : Sous couvert d'une ultime authentification, et à fin déclarée de le protéger une fois pour toutes des profanations, la tête de cardinal – ou plus exactement son masque, tout l'arrière du crâne ayant été découpé au XVII^e siècle par des chirurgiens à la recherche des spécificités physiologiques du génie³ – est, sous la houlette de son biographe officiel, Gabriel Hanotaux, « noyée dans un mètre cube de ciment »⁴ et encastrée à proximité du tombeau.

Entre ces deux dates, pendant pas loin d'un siècle, la tête de Richelieu se promène. Entre deux séjours à Paris, elle préside, une dizaine d'années durant, la distribution des prix d'un collège de Saint Brieuç⁵. Elle apparaît, disparaît et réapparaît selon une histoire tellement rocambolesque qu'elle a encore inspiré il y a peu un roman⁶. Elle se transforme selon les nombreux témoins qui la contemplant. Et, pendant ce temps, le magnifique tombeau de marbre, réalisé selon les instructions du cardinal par Girardon, achevé cinquante ans après sa mort, demeure désespérément vide – Un Richelieu, donc, bien difficile à assigner à résidence dans son caveau à cette époque, d'autant plus que son fantôme semble encore errer, remarquablement vivant dans les esprits, en partie grâce aux couleurs sombres et frappantes dont l'a paré la légende romantique.

L'objet de cette communication n'est pas de raconter pour la énième fois cette incroyable « nécro-histoire », qu'au XIX^e siècle les grands récits historiques passent d'ailleurs sous silence. Notre pari méthodologique est ici d'analyser, avec les ressources de l'analyse littéraire, l'imaginaire véhiculé à travers l'écriture d'un *corpus* à première vue mineur – les témoignages et l'histoire anecdotique – et de le comparer aux « grands » textes de l'époque – récits historiques et fictions – ; et ce, afin de réfléchir à ce que le destin *post-mortem* de Richelieu peut révéler du rapport que les hommes du XIX^e siècle entretenaient avec les

¹ Christian Jouhaud, *La Main de Richelieu ou le pouvoir cardinal*, Gallimard, « L'un l'autre », 1991, p. 35.

² En 1947, l'exécuteur testamentaire de Hanotaux renvoie aussi au Recteur de la Sorbonne le petit doigt du cardinal dans une boîte à cigares Cf *ibid.*, p. 32.

³ *Ibid.*, pp. 46 *sqq.*

⁴ *Ibid.*, p. 35.

⁵ De 1854 à 1866. Cf. Léon-Gabriel Toraude, *Les Tribulations posthumes de la tête de Richelieu*, Paris, Vigot frères, 1928, pp. 8 *sqq.*

⁶ Nicole Descours, *La Tête du cardinal ou la folle angoisse de Richelieu*, Paris, Michel de Maule, 2005.

reliques du pouvoir passé. Au-delà du macabre anecdotique, du cabinet de curiosités funèbre, c'est en effet toute une conception du pouvoir, de son incarnation, et toute une idée de la continuité historique et politique qui est à l'œuvre, et que l'on va tenter de dégager ici.

Richelieu ou le spectre de l'État.

En introduction de son passionnant essai intitulé *La Main de Richelieu*, Christian Jouhaud s'interroge sur la spécificité de ce personnage – sur l'effet de désincarnation que son imaginaire spontané lui attribue :

Si je marmonne *Richelieu*, les yeux mi-clos et la tête vide, je ne vois rien. Si je pense à du Guesclin, Churchill, Saint Vincent de Paul ou Marie Besnard, je crois les voir. Si je pense à lui, le cardinal (...), je vois des tiroirs, des fiches, des livres. Je vois le nom de Richelieu imprimé, manuscrit, reproduit à des milliers d'exemplaires. Je vois que l'écriture du nom de Richelieu a recouvert tout ce qu'il désignait. (...) Richelieu – Armand Jean du Plessis – a-t-il véritablement existé ? Les récits ne l'ont-ils pas inventé (une main de fer dans un gant de velours) ? A-t-il été autre chose qu'une signature au bas d'une lettre ? Autre chose qu'un bon sujet pour les peintures de Philippe de Champaigne ? Il n'est pas sûr que cela importe vraiment. Ce qui compte, c'est l'énorme abstraction nommée Richelieu, le pouvoir de Richelieu ou le pouvoir-Richelieu.⁷

L'accumulation des études historiques dédiées au grand homme, qui sont, pour Christian Jouhaud, la cause de cette impression, qu'il présente comme personnelle et propre à l'historien spécialiste du sujet, n'est peut-être pas la seule raison de cette perception fantomatique du personnage. En effet, c'est peu de dire que la figure de Richelieu pose déjà, aux hommes du XIX^e siècle, un sérieux problème d'incarnation.

En effet, mettre en scène Richelieu, comme le dit bien Christian Jouhaud, ce n'est pas représenter un individu ; c'est dresser « le spectacle d'un pouvoir *centré* »⁸ ; mais d'un pouvoir qui se manifeste hors de ce qui était considéré à l'époque comme son centre naturel – le corps du roi. La belle analyse que fait l'historien du portrait en pied de Philippe de Champaigne insiste sur l'effacement du corps derrière la théâtrale soutane, manifestation d'un pouvoir à la fois spirituel et temporel, mais, à bien des égards, évanescent :

La petite tête triangulaire posée sur le drapé majestueux et compliqué de la *cappa magna* rouge. Le corps disparaît sous les plis. Les épaules sont effacées, on ne voit que les deux mains et aussi un minuscule bout de pied rouge découvert, comme par inadvertance, par la soutane trop longue. (...) S'il n'y avait pas le petit bout de pied, on en viendrait à penser que tête et mains sont posées ou plantées sur du vide, que l'effigie est creuse et que le cardinal n'a pas de corps.⁹

Il est vrai que tout dans la légende que Richelieu lui-même a patiemment construite vise à faire disparaître l'homme derrière le pouvoir ; il aurait déclaré ainsi sur son lit de mort n'avoir jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'État – véhiculant pour la postérité l'image d'un pur esprit, une exceptionnelle alchimie d'intelligence et de volonté, affranchie de toutes les considérations et mesquineries personnelles, et entièrement dévouée au service de la

⁷ *Ibid.*, p. 7.

⁸ *Ibid.*, p. 58.

⁹ *Ibid.* pp. 49-50.

France. Richelieu figure incontestablement, au point de s'y identifier totalement, l'effectivité du pouvoir politique – jusqu'à en assumer « la violence réelle, le péché (...), les risques de la politique quotidienne »¹⁰. La manière dont Victor Hugo le met en scène, sur le mode de la présence-absence, dans *Marion Delorme* est infiniment révélatrice de cette spécificité du personnage¹¹. On ne le voit jamais ; il n'est qu'une voix, impérieuse, qui lâche l'ultime sentence du drame : « pas de grâce ! » ; sa présence scénique est cachée à l'intérieur d'une impressionnante litière portée par « vingt-quatre hommes à pied »¹² – et, du coup, se confond avec elle. « L'homme rouge qui passe »¹³, que désigne Marion Delorme au peuple, ce n'est plus un être humain – c'est l'État lui-même, véritable rouleau compresseur couleur de sang des sensibilités et des libertés :

Moi, j'ai vu la machine, un soir, par un temps d'ombre,
Qui marchait... On eût dit Léviathan dans l'ombre.¹⁴

La corporalité paradoxale de Richelieu dans l'imaginaire, à la fois puissance et évanescence, mériterait une étude bien plus approfondie, qui excéderait de beaucoup le cadre de cette communication ; nous nous contenterons ici des quelques éléments nous permettant de poser l'hypothèse que la place particulière qu'occupa Richelieu dans l'histoire de France, figurée par une présence davantage spectrale que tangible, semble lui conférer dans les représentations une forme d'immortalité. Force est de constater que, si le cardinal-ministre est déjà perçu par les écrivains et historiens du XIX^e siècle comme « une énorme abstraction nommée Richelieu, le pouvoir de Richelieu »¹⁵, il devient par cette absence de corps même capable de se survivre à lui-même – comme l'évoque Michelet :

Il mourut tellement redouté qu'on n'osait nulle part dire qu'il fût mort, même dans les pays étrangers. On aurait craint que, par dépit, par un terrible effort de volonté, il ne s'avisât de revenir¹⁶.

De fait, au grand dam de ses ennemis, qui pensaient en avoir enfin fini, Richelieu ne disparaît pas à sa mort. Sa succession, qu'il a lui-même orchestrée, est une façon de continuer à vivre – sous les traits onctueux d'un autre cardinal, dont les mauvaises langues diront qu'il n'en constitue qu'une version dégradée. Là-dessus, historiens et romanciers sont largement d'accord : le premier chapitre de *Vingt Ans après* est consacré au « fantôme de Richelieu », à « l'ombre du grand homme »¹⁷ que constitue le nouveau cardinal-ministre, tout comme le dernier chapitre de la monumentale biographie de Gabriel Hanotaux détaille triomphalement comment « Richelieu mort gouvernait sous le nom de Mazarin »¹⁸. Richelieu n'était décidément pas disposé à mourir ; bien davantage, il a eu pour dessein de faire perdurer ce pouvoir centralisé et fort qu'il avait fini par totalement incarner – et ce jusque dans l'histoire très récente. Mazarin n'est en effet pas l'ultime avatar de la réincarnation du cardinal ; à partir de la monarchie de Juillet, et jusqu'à la fin du XIX^e siècle, « il semble entendu pour tous »

¹⁰ *Ibid.*, p. 58.

¹¹ Nous nous permettons de renvoyer, sur ce point, à la communication que nous avons prononcée au Groupe Hugo de l'Université Paris VII, le 19 Mars 2016 – disponible en ligne sur le site www.grouphugo.div.jussieu.fr.

¹² Victor Hugo, *Marion Delorme*, in *Œuvres complètes : Théâtre I*, Paris Laffont, 1985, p. 823.

¹³ *Ibid.*, p. 822.

¹⁴ *Ibid.*, p. 796.

¹⁵ *Ibid.*, p. 8.

¹⁶ Jules Michelet, *Histoire de France*, éd. P. Petitier et P. Viallaneix, Paris, édition des équateurs, 2008, t. XII, p. 191.

¹⁷ Alexandre Dumas, *Vingt Ans après*, éd. Claude Schopp, Paris, Laffont, « Bouquins », 1991, pp. 557-558.

¹⁸ Gabriel Hanotaux, *Richelieu*, Paris, Plon, t. VI, ch. II, p. 436.

que les mesures prises par les révolutionnaires de 1789 constituent le « plein accomplissement »¹⁹ du gouvernement de Richelieu. Le « pouvoir Richelieu » est donc encore d'actualité au XIX^e siècle – et, conséquence directe de cette affirmation de continuité historique, le personnage qui s'est confondu avec son gouvernement hante les esprits, et semble encore doué de vie.

On pourrait penser que le face-à-face direct avec les restes du cadavre du Grand homme aurait pu tempérer cette envahissante présence spectrale. Il n'en est rien : les apparitions de la tête du cardinal ne contredisent finalement que peu son aura d'immortalité. La confrontation avec la mort, la dégradation des chairs et des tissus, ne permettent qu'une affirmation modérée de la mort effective du ministre. Les témoins qui ont pu contempler la tête du cardinal semblent ainsi tous frappés de la conservation, presque de la vitalité du visage, dont la reconnaissance est forcément immédiate et sans équivoque. À tel point qu'il n'est pas rare que les récits, encore au XX^e siècle, traitent encore leur sujet comme un vivant. Emile Guéret, auteur de « la véritable mésaventure du chef de Richelieu »²⁰, ne peut s'empêcher de rajouter un point d'interrogation entre parenthèses derrière le verbe « voir », à chaque fois qu'il décrit un voyage de la tête, qui « revoit » tantôt Paris, tantôt la Bretagne – boutade qui transforme l'expression lexicalisée en véritable mise en question de la réalité de sa mort²¹ ; de même le pharmacien Léon-Gabriel Toraude, dans ses célèbres *Tribulations posthumes du masque de Richelieu*, demande directement pardon au cardinal d'avoir « troublé la paix de son éternel repos »²². Ce ne sont certes là que des figures de style, faites pour dramatiser le récit ; nous pensons néanmoins que leur récurrence et leur systématisme révèle quelque chose de l'incapacité de l'imaginaire collectif de l'époque à véritablement intégrer la mort de Richelieu – peut-être parce que le « pouvoir Richelieu » constitue encore un mode de gouvernement, une ligne politique crédible, et donc encore vivante.

Déterrer les restes, et enterrer le fantôme.

Certains romantiques perçoivent bien le danger symbolique d'une telle persistance du personnage – renforcée par le regain d'intérêt des études historiques et du grand public à partir de la publication des *Mémoires* du cardinal, en 1828. Souscrire à l'imaginaire commun d'une forme de gouvernement hantant encore la tentative révolutionnaire, et, au-delà d'elle, dictant encore à la France sa direction politique, c'est en effet rendre impossible le progrès de l'histoire, et la création d'un nouvel avenir. Plus que jamais, ici, l'Histoire doit jouer son rôle libérateur d'*enterrement* auquel Michel de Certeau a consacré de belles pages²³. « Pour qu'il y ait un jour des vivants »²⁴, l'écriture historique doit « faire » un mort – ici, dans le sens plein du terme : convaincre les lecteurs que sa mort est bel et bien effective, et qu'une autre forme de pouvoir peut être inventée.

¹⁹ Laurent Avezou, *La Légende de Richelieu, fortune posthume d'un rôle historique*, thèse de doctorat, Université Paris I, 2004 chapitre « Richelieu précurseur de la Révolution », pp. 298-299 ; version publiée à paraître, éditions Champvallon, 2016.

²⁰ Cité par Léon-Gabriel Toraude, *op. cit.*, pp. 6-9.

²¹ Ce lieu commun perdure encore aujourd'hui : dans son roman *La Tête du cardinal*, Nicole Descours écrit : « L'ombre glorieuse de Richelieu, silhouette détestée par certains, admirée par d'autres, hante toujours les couloirs du Petit Luxembourg, cadeau de Marie de Médicis à son "ami" Armand » (*op. cit.* p. 29)... Elle clôt son roman en ces termes : « Laissons dormir enfin le grand Cardinal, en admirant une fois de plus combien sa présence parvient à troubler les esprits quelques trois cent cinquante ans après sa mort » (*ibid.*, p. 84)

²² Léon-Gabriel Toraude, *op. cit.*, p. 19.

²³ Michel de Certeau, *L'Écriture de l'Histoire*, Paris, Gallimard, 1975, pp. 118-119.

²⁴ *Ibid.*

Ainsi, l'un des enjeux principaux de Michelet, dans les tomes de son *Histoire de France* consacrés à Richelieu, est de parvenir à se débarrasser du fantôme, à remettre le mort dans sa tombe – afin de l'empêcher d'étendre son oppression sur le présent. Le portrait que, au moment de s'attaquer à son sujet, l'historien fait de Richelieu, « fantôme à barbe grise, à l'œil terne, aux mains fines et maigres »²⁵, est si frappant qu'il est impossible de l'oublier une fois qu'on l'a lue ; il témoigne bien de cet imaginaire d'un spectre envahissant, doté d'une capacité de nuisance infinie :

Il vient à vous. On n'est pas rassuré. Ce personnage-là a bien les allures de la vie. Mais, vraiment, est-ce un homme ? Un esprit ? Oui, une intelligence à coup sûr, ferme, nette, dirais-je lumineuse ? ou de lueur sinistre ? S'il faisait quelques pas de plus, nous serions face à face. Je ne m'en soucie point. J'ai peur que cette forte tête n'ait rien du tout dans la poitrine, point de cœur, point d'entrailles. J'en ai trop vu, dans mes procès de sorcellerie, de ces esprits mauvais qui ne veulent point se tenir là-bas, mais reviennent, et remuent le monde. (...) Il vous regarde du fond de son mystère, le sphinx à robe rouge. Je n'ose dire du fond de sa fourberie. Car, au rebours du sphinx antique, qui meurt si on le devine, celui-ci semble dire : « Quiconque me devine en mourra. »²⁶

Décidément, Richelieu est un fantôme coriace, fermement déterminé à réduire à néant quiconque voudrait révéler son secret – secret, tout simplement, de la réalité de sa mort ? Michelet va se charger de la faire éclater au grand jour, et déboulonner l'idole de son piédestal – en révéler l'inanité.

Qu'est-ce qui fait que, pour Michelet, le corps de Richelieu, siège du pouvoir politique, n'était, même de son vivant, qu'un écran de fumée, sans « cœur » ni « entrailles » ? La faiblesse du « Pouvoir Richelieu » ne tient pas à sa disjonction avec le corps du roi, censé sous l'Ancien régime incarner toute la Nation²⁷ – Michelet n'en reconnaît pas la légitimité, et en sape d'ailleurs continûment la logique en détaillant les dysfonctionnements les plus triviaux du corps royal²⁸ ; elle tient à une vacuité bien plus essentielle – à un mépris total de la véritable force vive de la France. Elle tient à son manque de « cœur » :

Quoiqu'un si lumineux esprit dût généralement préférer le bien, il ne l'aimait pas de cœur. Il n'était pas bon. Il eut un sentiment élevé de l'honneur de la France, mais, comme prêtre et noble, un grand mépris du peuple. Il répète dans son *Testament* la vieille maxime qu'un peuple qui s'enrichirait deviendrait indocile. *Le Peuple est un mulet* qui doit porter la charge ; seulement, pour qu'il porte mieux, il ne faut pas trop le maltraiter.²⁹

²⁵ Jules Michelet, *op. cit.*, t. XI, p. 248.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Cf sur ce point l'article de Yann Lignereux, « La Nation ne fait pas corps en France », Journée d'études

« Pratiques et représentations politiques » organisée par Sylvie Servoise, 18 Février 2011, Université du Maine.

²⁸ Sur ce point, voir l'introduction de Paule Petitier au tome XII de l'*Histoire de France*, *op. cit.*, p. XVIII-X : « Lorsque le roi est tout, tout au bout du compte est lié aux variations de ses humeurs, de sa santé, tout dépend des causes les plus matérielles, les plus basses. Le début du tome XII expose donc comment la politique de Richelieu est continûment subordonnée à la santé chancelante de Louis XIII. Le corps dans ses aspects les moins relevés envahit la causalité historique. Louis XIII souffre d'un abcès à l'anus, le cardinal manque de périr d'une rétention d'urine, Anne d'Autriche avorte, Richelieu meurt d'un traitement inapproprié de ses hémorroïdes... À la lecture de ce tome de l'*Histoire de France*, les Goncourt furent choqués par ce naturalisme introduit dans le genre historique. (...) Le récit pousse à bout, pour en faire ressortir le caractère aberrant et révoltant, le principe de l'incarnation monarchique. »

²⁹ Jules Michelet, *op. cit.*, t. XI, p. 306.

Michelet nie ainsi à ce corps politique toute consistance, le montre totalement vide, et nous livre la clef de son inexistence. Le manque de cœur a pour conséquences un manque d'entrailles : « il n'avait pas d'entrailles, il n'aimait point le peuple »³⁰. Le parallélisme de construction de cette phrase, qui épouse parfaitement le rythme binaire de l'alexandrin, crée un effet d'équivalence directe entre les deux propositions, et affirme la position de Michelet : c'est le peuple, depuis toujours, qui fonde et fait exister le corps politique. C'est aussi pourquoi Michelet s'attache, dans ces tomes XI et XII, à dénoncer la vulgate historiographique qui fait, à l'époque, de Richelieu le précurseur de la Révolution Française – laquelle s'est faite, elle, au nom du Peuple, véritable source et force vive de la légitimité politique. Toute l'efficacité du cardinal, voire sa pertinence politique, ne peut rien y faire ; Richelieu, nous dit Michelet, n'a pu prendre corps à l'intérieur du destin national :

Richelieu fut haï de la nation qu'il sauva de l'invasion, et de l'Europe dont il aida la délivrance. Henri IV, qui n'eut le temps de rien faire, fut adoré de tous. (...) Qui désirait sous Henri IV devenir Français ? Tout le monde. Et qui sous Richelieu ? Personne.³¹

L'Histoire de France de Michelet dresse un tableau de Richelieu et de son action politique somme toute assez nuancé ; mais, bien plus important symboliquement qu'un jugement positif ou négatif sur le personnage, son récit bat en brèche l'aura surnaturelle dont celui-ci jouit à cette période ; c'est incontestablement un homme, et non un corps politique potentiellement immortel, que Michelet nous donne à voir. Un homme, avec son incontestable grandeur, sa dignité et sa remarquable intelligence, mais aussi avec ses petitesesses, son corps faillible et ses limites. Toute la narration de Michelet vise, notamment, à nier la contre-vérité, soigneusement entretenue par les *Mémoires* du cardinal, de son omnipotence : comme le dit Paule Petitier dans son introduction, pour Michelet, « Richelieu n'est pas un agent souverain de l'histoire »³².

C'est donc, pour le cas de Richelieu, à une « nécromancie »³³ très particulière que doit se livrer Michelet – à rebours de son écriture habituelle. En effet, il s'agit ici moins de ressusciter un mort, ce que travaille habituellement à réaliser son *Histoire de France*, que de parvenir, enfin, à lui réassigner sa place dans son tombeau – à le rendre définitivement *passé*.

C'est également le but que va poursuivre quelques années plus tard le Dr Fabre d'Olivet, médecin chargé d'examiner la tête de Richelieu peu avant que Victor Duruy ne fasse replacer la précieuse relique dans le tombeau de Girardon, en couchant sur papier son témoignage³⁴. Il dit ainsi avoir « considéré comme un devoir »³⁵ de décrire l'état du crâne et d'en « vulgariser la connaissance » – comme pour en dissiper une fois pour toutes la silhouette fantomatique. Il commence par rappeler et dénoncer l'illusion d'immortalité qu'avait lui-même forgée ce cardinal qui refusait de mourir, et dont semblent encore être victimes ses contemporains :

Le 4 Décembre 1642 (...) Le grand politique mourut dans toute sa gloire et sa puissance et toutes deux lui survécurent. (...) Les siècles s'accumulaient, et il restait grand et il dominait toujours la France muette et courbée devant son nom comme elle l'avait été devant lui et comme le ciseau du sculpteur l'avait représenté sur son magnifique tombeau. Soutenu par la religion qu'il avait foulée au pied et qui n'avait

³⁰ *Ibid.*, p. 337.

³¹ *Ibid.*, p. 306.

³² *Ibid.*, t. XII, Intro p. XI.

³³ Claudie Bernard, *La Passé recomposé*, Paris, Hachette Supérieur, 1996, p. 156.

³⁴ Cité par Léon-Gabriel Toraude, *op. cit.*, pp. 12-17.

³⁵ *Ibid.*, p. 17.

été que l'instrument de sa politique, revêtu de ces insignes sacrés et de cette robe rouge qui avait couvert tant de ruses et de sang, il étendait la main pour commander encore, et la France était toujours à ses pieds. Et c'est ainsi que notre habile Girardon l'avait représenté sur son tombeau en 1694. (...) Voilà donc l'instabilité des choses humaines, le néant des Grandeurs ; cette instabilité conventionnelle a été bien stable pour Richelieu, ce néant vit encore aujourd'hui, et quoique un peu voilée par la distance de deux siècles, sa grandeur brille encore pour nous et nous en impose quoi que nous fassions...

Croyez-vous ? Eh bien écoutez encore un moment.

Ce magnifique tombeau, ce marbre où vit cette image qui impose encore, savez-vous... qu'il est vide ? Et vide (...) par un juste revers de fortune qui a fait justice d'une si longue insolence humaine et privée, qu'il ne lui suffisait pas d'avoir été grand ministre, grand cardinal, ni même grand génie pour prétendre se dérober à cette loi d'instabilité d'autant plus frappante suivant qu'elle est plus inattendue. Certes, s'il eut jamais une preuve du néant des grandeurs humaines, c'est ce marbre fastueux. Vaine décoration sans plus, inutile et creuse, et qui semble une dérision, puisque ce qu'elle devrait recouvrir n'y est plus.³⁶

À la suite de Michelet, le Dr Fabre d'Olivet va donc tenter d'orchestrer la disparition du spectre – en exhibant la vacuité de son tombeau, et la pérennité dérisoire de son corps – autant d'éléments anecdotiques élevés au rang de symbole. Ainsi, la description détaillée et clinique du masque de Richelieu, l'exhibition de sa dégradation malgré la momification soignée et la couche de vernis dont on l'avait enduite en Bretagne, révèle des enjeux et un discours politique :

Quant aux traits de sa figure, ils ont été notablement altérés par la mort, et depuis la mort par le séjour du cercueil. Les yeux se sont creusés et ont presque disparu sous l'orbite, bien que les paupières aient conservé tous leurs cils. Le cartilage du nez s'est affaissé.(...) Les restes de barbe et de moustache ombragent encore les lèvres et le menton.

Au reste, depuis son exposition à l'air libre, la face a pris une teinte noirâtre qui ajoute encore à l'étrangeté de son aspect et la fait ressembler à une antique momie arrachée des catacombes égyptiennes.

Voilà ce qui reste de Richelieu !³⁷

L'exclamation finale sonne comme un cri de triomphe : Enfin mort ! Sans nier « ce qu'a fait cet homme, la trace profonde que son génie a laissée dans l'Histoire »³⁸, le témoignage du Dr Fabre, qui rend publique l'autopsie du masque, s'attache donc, comme le fait aussi à sa manière le roman historique, à « démonumentaliser »³⁹ la figure de Richelieu – en l'occurrence, à la dissocier de l'image splendide et imposante qu'a fixée de lui, en marbre de Carrare, la sculpture de Girardon. Les considérations physiologiques sur l'affaissement des traits du visage, qui rompent avec le lieu commun d'une parfaite conservation, ainsi que la remarque sur la « teinte noirâtre » des tissus est tout sauf innocente : en le comparant à « une antique momie arrachée des catacombes égyptiennes », elles renvoient symboliquement le cardinal à un double ailleurs – historique et géographique – qui l'excluent de fait de ce gouvernement de la France qu'il prétendrait encore contrôler. L'altération du teint fonctionne comme une preuve indiscutable de son obsolescence : Richelieu ne supporte plus d'être « à l'air libre » ; autrement dit, il n'appartient plus au présent – et, plus important encore, le

³⁶ *Ibid.*, p. 12.

³⁷ *Ibid.*, p. 16.

³⁸ *Ibid.*, p. 17.

³⁹ L'expression est employée par Claudie Bernard à propos du roman historique dans *Le Passé recomposé*, *op. cit.*, pp. 166 *sqq.*

présent ne lui appartient plus. Remis à sa juste place d'« impuissant débris »⁴⁰, Richelieu devrait enfin laisser les vivants prendre eux-mêmes en charge leur destinée politique... jusqu'à, bien sûr, qu'on s'avise de le déterrer à nouveau.

Re-monumentaliser le Grand Homme – et enfouir les restes.

Les tentatives qu'on vient d'évoquer, de rompre avec Richelieu, de le rejeter dans un passé lointain et définitivement révolu, sont de plus en plus contrariées par une tendance montante de l'historiographie sous le second Empire, et dominante à partir des années 1870 : « l'intégration définitive du personnage au Panthéon national (...) défenseur des frontières naturelles, héros éminemment français, artisan trop méconnu de la geste coloniale »⁴¹. C'est déjà le sens du discours de Victor Duruy lors de la ré-inhumation de la tête en 1866 : il proclame « accomplir un devoir filial » en rendant à son ultime demeure les restes d'un homme « dont le nom est toujours présent »⁴². On célèbre alors la continuité entre la grandeur actuelle de la France et la politique cardinalice. Sa présence spectrale a été dissipée, il est temps de revendiquer son héritage.

C'est le moment où l'on voit ressurgir dans les récits une anecdote devenue un véritable lieu commun d'époque : des enfants auraient, lors de l'exhumation du cadavre, joué à se lancer la tête du cardinal, et l'auraient fait rouler comme un ballon, l'entraînant plusieurs rues plus loin. Nombreux sont les historiens qui ont depuis relevé l'exagération manifeste de l'histoire – le crâne de Richelieu, on le rappelle, ayant été amputé de l'ensemble de l'occiput, il ne devait plus du tout ressembler à une « boule ronde »⁴³ et devait très mal rouler. Peu importe ; le symbole politique est trop beau pour ne pas marquer durablement les esprits. Ernest Renan, par exemple, reprend cette histoire pour réaffirmer, contre Michelet, la continuité historique entre la politique initiée par le cardinal et l'action révolutionnaire :

Le jour où une bande d'idiots profana le tombeau de Richelieu à la Sorbonne, le crâne de notre illustre fondateur tomba sur les dalles, et les enfants du quartier le firent rouler à terre comme un jouet. Vanité des vanités ! dira-t-on, la voilà finie, comme le reste, cette pensée altière au succès de laquelle on avait fait servir tant de force et de volonté, tant de savantes combinaisons, tant de crimes. Pas aussi finie qu'il semble ! Si cet œil éteint où rayonna autrefois le génie s'était rouvert à la lumière, il eût vu se dessiner sur les murailles voisines les lettres fraîchement tracées : *La République, une et indivisible*. Sauf un mot, c'était ce que le grand politique avait voulu. Il n'était donc pas vaincu, malgré l'affront que ces misérables faisaient à ses os !⁴⁴

La virulence du propos, marquée par une axiologie très nettement polarisée, traduit l'indignation de l'écrivain : il est pour lui inconcevable de ne pas manifester de respect pour l'illustre ancêtre – d'autant plus que ce dernier a initié la logique politique de progrès qui se concrétise à cette époque. Une fois encore, on peut donc remarquer que le traitement réservé

⁴⁰ Léon-Gabriel Torau de, *op. cit.*, p. 17.

⁴¹ Laurent Avezou, *op. cit.*, pp. 20 *sqq.*

⁴² Cité par Michel Carmona, *La France de Richelieu*, Paris, Fayard, 1984, p. 408.

⁴³ Léon-Gabriel Torau de, *op. cit.*, p. 6.

⁴⁴ Ernest Renan, *Ernest Renan et l'Allemagne*, textes réunis par Emmanuel Buré, NY, Brentano's, 1945, p. 26.

au crâne du cardinal cristallise une leçon politique. L'anecdote se fait édifiante, quasi allégorique : En pestant contre la profanation du crâne par des « idiots » et des « enfants », Renan délivre implicitement une éthique d'éducation historique du peuple : l'une des missions principales de la nouvelle République naissante sera d'enseigner à ses fils à la fois le respect et la distance vis-à-vis des grandes figures fondatrices de la Nation moderne.

Ici, en effet, la mort du cardinal est intégrée. Le réveil de la tête outragée ne peut se faire que sur le mode de l'irréel. Richelieu est définitivement passé de l'autre côté du Styx. Il ne se réveillera plus. L'ère de l'Histoire positiviste, celle qui « dissèque » et « dissémine la mort »⁴⁵, a commencé. Elle va pouvoir construire un « monument de papier »⁴⁶ et, en l'occurrence, de ciment, où faire disparaître définitivement et dignement la tête du Grand homme – au prix, toutefois, d'un dernier et pénible face-à-face avec les restes peu reluisants du cadavre.

Ce sera chose faite en 1895, à l'initiative de celui qui, « fort de ses qualifications de chartiste, de diplomate et de ministre, allait, dans les années qui précèdent la grande guerre, quasiment incarner la recherche autour de Richelieu »⁴⁷ : Gabriel Hanotaux, auteur à la fin du XIX^e siècle d'une monumentale biographie du cardinal en six volumes. Ministre des Affaires étrangères à partir de 1894, il se passionne et s'approprie le personnage – au point de demander à travailler, au ministère, sur le bureau qui, paraît-il, appartenait au Grand Homme⁴⁸. L'administrateur de la Sorbonne ayant signalé que la porte du mausolée avait été descellée, Hanotaux, « sautant sur l'occasion »⁴⁹, demande une ultime exhumation – également pour vérifier qu'il n'y avait pas eu à nouveau profanation lors de la Commune.

Dans *La Main de Richelieu*, Christian Jouhaud rend compte malicieusement de cet épisode⁵⁰ en insistant sur la vanité quelque peu pathétique de l'historien, qui durant la cérémonie fait des gorges chaudes des quelques poils de moustache manquants qui confirment la version qu'il a retenue dans ses ouvrages de l'agonie du cardinal⁵¹, et « sauvent son autorité »⁵². Christian Jouhaud s'appuie sur le récit « malveillant »⁵³ d'un des témoins pour évoquer la « jubilation d'Hanotaux à tenir une preuve »⁵⁴, et en tire l'occasion d'une réflexion stimulante sur l'historiographie positiviste⁵⁵

⁴⁵ Claudie Bernard, *op. cit.*, pp. 155-166.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Françoise Hildesheimer, *Richelieu*, Paris, Flammarion, 2004, p. 521.

⁴⁸ Attribution d'ailleurs plus que douteuse, selon Christian Jouhaud (*op. cit.*, p. 42).

⁴⁹ *Ibid.*, p. 33.

⁵⁰ *op. cit.*, pp. 33-36.

⁵¹ *Ibid.*, p. 34 « Un récit de la mort de Richelieu signale qu'il fallut lui couper la moustache sur un côté pour l'alimenter les derniers jours. Il n'avait plus la force d'ouvrir la bouche et on le nourrissait de liquide, grâce à une sorte d'entonnoir dont la moustache empêchait la bonne adhésion à la lèvre et l'étanchéité. Sur le visage exhumé du tombeau de la Sorbonne, la moustache avait bien été taillée maladroitement, comme à la hâte. Preuve de la véracité du récit. Une belle preuve. »

⁵² *Ibid.*, p. 35.

⁵³ *Ibid.*, p. 34.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.* pp. 34-35 : « Les historiens de la génération d'Hanotaux prétendaient avoir fait de l'érudition une science : critique textuelle, recoupement des sources. Mais que pèse l'érudition en face d'une tête ? Si ce point de récit trouvait sa preuve dans la tête du mort, alors les autres détails racontés avaient des chances d'être vrais. Et le crédit de tous les autres récits, papperasses jetées au vent ou aux archives, en apparaissait fortifié, gagé sur le capital solide de la mort. (...) Mais que devenaient les méthodes positivistes de la science historique, ses certitudes et ses preuves, si elle avait besoin – en cachette – de pareils débris ? Heureusement, Hanotaux veillait à ce que cette question ne soit pas posée publiquement ; et surtout pas par lui. »

On ignore si ce témoin malveillant était le diplomate Auguste François⁵⁶, présent parmi ce « tout petit comité »⁵⁷ à la demande d'Hanotaux, pour immortaliser l'événement ; toujours est-il que le récit de ce dernier⁵⁸, effectivement passablement fielleux, nous semble aller beaucoup plus loin : sous sa plume, c'est non seulement de vanité scientifique, mais surtout de vanité politique qu'il est question. Toute cette mise en scène macabre n'a en effet pour lui d'autre but que de « procurer à Hanotaux la macabre satisfaction de tenir entre ses mains le crâne de son illustre prédécesseur »⁵⁹. Le terme de « prédécesseur » suggère le fait que c'est en tant qu'homme politique qu'Hanotaux met la main sur Richelieu : si, comme le dit le diplomate, « il a fait de Richelieu sa propriété, il lui appartient »⁶⁰, c'est pour lui-même entrer dans l'Histoire en s'associant à cette gloire nationale – pour lui voler une parcelle d'éternité :

Il se donna encore le plaisir d'ajouter quelques mots de sa main, avec sa signature de *collègue* ministre et académicien⁶¹, au procès verbal original. Si dans quelques milliers d'années, n'est-ce pas, quelque Mariette remuant le sol de la Sorbonne peut venir briser son béton, il ne retrouvera plus Richelieu – car, soumis à cette expérience, les tissus commencent à s'écailler –, mais il fera apparaître le nom d'Hanotaux à côté de celui du grand ministre de Louis XIII⁶².

Mais, au-delà du cas individuel de Hanotaux, ce témoignage est bien plus instructif quant à la réaction des autres. D'après ce récit, Hanotaux avait conçu le moment, qu'il a demandé d'emblée à Auguste François de « fixer pour l'Histoire »⁶³, de façon éminemment théâtrale ; chaque geste « se veut pieux »⁶⁴, est pesé pour donner une impression de dignité ; mais les choses ne tournent pas comme prévu. Face à cette « scène (...) bouffonne »⁶⁵, la condamnation d'Auguste François est sans appel : « ça n'a rien de Shakespearien »⁶⁶. Au lieu de la belle image du face-à-face plein de solennité qu'il avait vraisemblablement imaginée, et qui aurait immortalisé et figuré sa parenté politique avec le Grand Homme, l'exhibition des restes de la tête du cardinal, malgré la « ressemblance avec le portrait de Philippe de Champagne encore frappante »⁶⁷, évoque avant tout la décrépitude et la décomposition – et met tout le monde mal à l'aise. Loin d'adopter une attitude de vénération respectueuse, l'une des invitées mondaines, la Princesse de Monaco, « pousse des cris de paonne effrayée » et refuse d'être photographiée « auprès d'un cadavre : cela lui porterait malheur »⁶⁸. Une fois n'est pas coutume, la tête de Richelieu est, cette fois, bien trop morte pour jouer son rôle, et incarner la pérennité de son action politique.

Ainsi, la monumentalisation hagiographique de l'historien-ministre, non dénuée de l'ambition personnelle d'en récupérer la gloire pour son propre compte, s'accommode difficilement de la brutalité de cette vision de mort, et de la décomposition des chairs. Il est

⁵⁶ Auguste François (1857-1935), diplomate et photographe français, spécialiste des relations avec la Chine, est célèbre pour avoir fait connaître avec précision, par ses récits et photographies, le mode de vie à la fin de la dynastie Qing. Il a également été consul du Paraguay entre 1893 et 1895.

⁵⁷ Christian Jouhaud, *op. cit.*, p. 33.

⁵⁸ Le texte, dans son intégralité, ainsi que les photographies prises lors de la cérémonie à la demande d'Hanotaux, sont disponibles sur le site de l'Association Auguste François (<http://augfrançois.chez-alice.fr>), à l'onglet « quelques textes d'Auguste François », sous le titre *Exhumation des restes de Richelieu à la Sorbonne*.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ Remarque tout à fait inexacte, ou du moins anachronique : Hanotaux n'est élu à l'Académie Française qu'en 1897, c'est à dire deux ans plus tard.

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*

vrai que, pour incarner la grandeur de la France éternelle, mieux vaut éviter d'exhiber « une pauvre tête mutilée » qui « s'effrite »⁶⁹... Hanotaux se charge ainsi de la faire disparaître, pour ne laisser subsister dans les esprits qu'une image parfaitement présentable : quelques moulages de la tête, préservés, contrairement au crâne authentique, de toute corruption, les belles images de Philippe de Champaigne et de Girardon, et le portrait flatteur que son propre « monument de papier » en dresse. Le coffret renfermant le crâne est coulé sous le béton, et, dérobé aux regards des curieux, va reposer à proximité du tombeau durant plusieurs décennies. Quel plus beau symbole de la disjonction volontaire entre la réalité de la mort du Grand homme, et la monumentalisation orchestrée, en premier lieu, à l'époque, par Hanotaux ?

L'épilogue de l'anecdote semble montrer qu'Hanotaux lui-même, qui paraissait, lors de la cérémonie, totalement hermétique à la gêne ambiante et continuait à pérorer « triomphalement »⁷⁰, a malgré tout été sensible à l'effet catastrophique que la vision directe du crâne pouvait provoquer : il demandera le lendemain à Auguste François de ne pas diffuser les photographies prises à sa demande, afin de ne pas ébruiter la « petite profanation »⁷¹ qu'ils venaient de perpétrer. Profanation physique (tout mort a le droit au repos), mais aussi, et peut-être avant tout, symbolique : exhumer la face en décomposition, c'était aussi rappeler au monde entier, comme avaient voulu le faire, chacun à leur façon, Michelet et le Dr Fabre d'Olivet, le mensonge de la monumentalisation sculpturale et historiographique de laquelle participait par ailleurs pleinement la biographie d'Hanotaux – laquelle s'achève avec le cortège funèbre et solennel, à la mort du cardinal. On préfère donc, dans l'hagiographie républicaine, exhiber les monuments et cacher le mort lui-même, dont la réalité dérange. « Fin de l'histoire ? »⁷² Pas encore.

Conclusion : « Mettre à leur juste place le vivant et les morts »

La tête, elle, a continué à errer – au moins dans l'imagination de la romancière Nicole Descours, qui raconte dans *La Tête du Cardinal ou la folle angoisse de Richelieu*, la réapparition de l'auguste relique pendant la Seconde Guerre mondiale – bien plus présentable à nouveau, évidemment, que dans le récit d'Auguste François. Dans ce roman, la tête de Richelieu incarne à nouveau la Nation éternelle – une lueur d'espoir dans la France occupée ; et, du coup, l'imaginaire lui attribue à nouveau les caractéristiques de la vie :

Il était là, devant lui, reconnaissable, semblable au portrait peint par Philippe de Champaigne. La peau parcheminée, les paupières enfoncées et son nez émacié lui donnaient l'air encore plus impérieux.(...) Pourquoi Richelieu réapparaît-il dans un pays anéanti, envahi par une armée étrangère ? Pourquoi si ce n'est pour dire : courage, il y aura une solution, la victoire reviendra, la France sera libérée. (...) Au plus noir de l'hiver 1942, le cardinal revenait. Claude (...) sentait la présence du Grand Homme.⁷³

Le masque de Richelieu n'a finalement retrouvé son cercueil, au milieu de la chapelle de la Sorbonne, qu'en 1971 – « comme pour conjurer les débordements estudiantins »⁷⁴, qui, deux ans avant, avaient notamment fait dire au cardinal, par le moyen de bulles dessinées sur le portrait de Philippe de Champaigne conservé à la Sorbonne, que

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ Ce sont les termes qu'il aurait lui-même employés, selon Auguste François.

⁷² Cf *Supra*, introduction, p. 1.

⁷³ Nicole Descours, *La Tête de Richelieu ou la folle angoisse du cardinal*, op. cit., pp. 73-78.

⁷⁴ Cécile d'Albis, *Richelieu*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 183.

L'HUMANITE NE SERA ENFIN HEUREUSE QUE LORSQUE LE DERNIER CARDINAL SERA
PENDU AVEC LES TRIPES DU DERNIER HOMME D'ÉTAT.⁷⁵

Richelieu, qui concentrait les deux figures, a dû se réjouir d'avoir été à l'abri de tels affronts... À ce moment, ce n'est d'ailleurs plus sa propre mort que les plaisantins lui font proclamer, c'est celle de l'art.⁷⁶

Lors de la solennelle cérémonie de 1971, « la V^e République a voulu rivaliser de pompe et de faste avec le Second Empire »⁷⁷ : En présence du ministre de la Culture, et des présidents des treize universités parisiennes, le Recteur de Paris formule le vœu que le tombeau soit désormais « un sépulcre habité qui s'offrirait à la piété des hommes » et permettrait de « mettre à leur juste place le vivant et les morts »⁷⁸. La tête est replacée au centre de la chapelle de la Sorbonne, comme pour signifier, une fois de plus, la continuité et la grandeur de la France éternelle malgré les turbulences soixante-huitardes – et réaffirmer contre elles la légitimité et la présence de l'autorité, étatique comme universitaire. Est-on enfin parvenu à assumer parfaitement sereinement l'héritage du Cardinal ? La « juste place » de Richelieu dans l'Histoire se discute encore. Le cas des restes de Richelieu tendrait à montrer que, plus largement, la place de la mort elle-même, dans toute sa brutalité concrète, nous renvoyant à notre propre finitude, demeure en permanence, pour l'historiographe, à apprivoiser.

Caroline Julliot

⁷⁵ Pierre Rosenberg, « La Sorbonne, Richelieu et Philippe de Champaigne », in *La Sorbonne en musées, ses chefs d'œuvre*, Paris, RMN, 2007, p.48.

⁷⁶ *Ibid.* La deuxième « bulle » sortant de la bouche du cardinal stipulait : DETOURNONS L'ART DE SA FONCTION DE MORTIFICATION. L'ART EST MORT, VIVE LA REVOLUTION.

⁷⁷ Cité par Michel Carmona, *La France de Richelieu, op. cit.*, p. 501.

⁷⁸ *Ibid.*